

LA VÉRITÉ SUR MARIE  
*roman*

*Printemps-été*

Plus tard, en repensant aux heures caniculaires de cette nuit, je me suis rendu compte que Marie et moi avons fait l'amour au même moment, mais pas ensemble. A une certaine heure de cette nuit de juin suffocante, c'était les premières chaleurs de l'année, elles étaient survenues brutalement, trois jours de suite à 38° dans la région parisienne, et la température ne descendant jamais sous les 30° pendant la nuit, Marie et moi faisons l'amour à Paris dans des appartements distants à vol d'oiseau de moins d'un kilomètre. Nous ne pouvions évidemment pas imaginer en début de soirée, ni plus tard, ni à aucun moment, c'était tout simplement unimaginable, que nous nous verrions cette nuit-là, qu'avant le lever du jour nous serions ensemble, et même que nous nous étreindrions un court instant dans le couloir sombre et bouleversé de notre appartement. Selon toute vraisemblance, au vu de l'heure à laquelle Marie est rentrée à la maison (chez nous, ou plutôt *chez elle*, il faudrait dire *chez elle* maintenant, car cela faisait près de quatre mois que nous n'habitons plus ensemble), et de l'heure, presque parallèle, à laquelle j'étais rentré dans le petit deux-pièces où je m'étais installé depuis notre séparation, pas seul, je n'étais pas seul — mais je n'ai aucune envie de dire avec qui j'étais, ce n'est pas la question —, on peut évaluer à une heure vingt, une heure quarante du matin au plus tard, l'heure à laquelle Marie et moi faisons l'amour au même moment dans Paris cette nuit-là, légèrement ivres l'un et l'autre, les corps chauds dans la pénombre, le dos moite qui collait aux draps, la fenêtre grand ouverte qui ne laissait pas entrer un souffle d'air dans la chambre. L'air de la nuit était lourd et immobile, sombre, orageux, presque fiévreux, qui ne rafraîchissait pas l'atmosphère, mais confortait plutôt les corps dans l'oppression passive et souveraine de la chaleur. Il était sans doute un peu plus d'une heure quarante du matin et certainement moins de deux heures — je le sais, j'ai regardé l'heure quand le téléphone a sonné. Mais je préfère rester prudent quant à la chronologie exacte des événements de la nuit, car il s'agit quand même du destin d'un homme, ou de sa mort : on ne saura de longtemps s'il survivrait ou non.

Je n'ai même jamais su son nom, un nom à particule, Jean-Christophe *de Quelque chose*. Marie était rentrée avec lui dans l'appartement de la rue de La Vrillière peu après minuit, c'était la première fois qu'ils passaient la nuit ensemble à Paris, ils s'étaient rencontrés en Asie au début de l'année, à Tokyo, lors de l'exposition de Marie au *Contemporary Art Space* de Shinagawa, ou peut-être à Hong Kong, je ne sais pas très bien. Notre appartement était surchauffé quand ils rentrèrent à la maison, ils traversèrent le couloir sans allumer la lumière et se rendirent sans bruit dans notre chambre. Marie avait laissé les volets hermétiquement fermés depuis le début de la matinée, mais la chaleur s'était accumulée depuis trois jours dans les grandes pièces de cet appartement parisien haut de plafond aux moulures de stuc alambiquées et avait comme imprégné les murs et le parquet d'une odeur de cire tiède et de musée. Ils avaient ouvert la fenêtre et s'étaient installés au pied du lit dans un désordre de coussins, les jambes négligemment allongées sur le sol. Des lueurs jaunes de réverbères entraient dans la pièce à travers les étroites jalousies des volets. Marie avait été chercher une bouteille de grappa dans la cuisine et avait déposé une paire de petits verres à grappa en cristal fumé doublement évasés entre eux sur le parquet, elle lui avait servi un verre, elle regardait le liquide couler lentement dans le verre par l'étroit doseur argenté, et elle avait tout de suite senti un parfum de grappa lui monter à la tête, elle avait senti mentalement

le goût de la grappa sur sa langue avant même d'en éprouver les arômes dans sa bouche, ce goût enfoui en elle depuis plusieurs étés, ce goût parfumé et presque liquoreux de la grappa qu'elle associait en général à moi et à l'île d'Elbe qui venait de refaire soudain surface dans son esprit. Elle ferma les yeux et but une première gorgée de grappa, se pencha vers lui pour l'embrasser doucement, les lèvres tièdes, dans un goût de baiser frais et de grappa.

Quelques mois plus tôt, Marie avait copié sur son ordinateur portable un logiciel qui permet de télécharger des morceaux de musique sur Internet en toute illégalité, Marie, qui aurait été la première surprise qu'on lui eût fait une remarque sur l'illégalité de ses pratiques, Marie, ma pirate, qui payait par ailleurs à prix d'or un staff d'avocats d'affaires et de juristes internationaux à Londres pour lutter contre la contrefaçon de ses marques en Asie, Marie, inconséquente et désinvolte, s'était relevée pour enlever ses chaussures et avait traversé pieds nus la pénombre de la pièce pour aller télécharger à l'oeil un morceau de musique douce et dansante sur son nouvel ordinateur. Elle avait trouvé un vieux slow à sa convenance, kitschissime et languide (nous avons, je le crains, les mêmes goûts), et elle se mit à danser toute seule dans la chambre en entrouvrant sa chemise, revenant vers le lit en se déhanchant comme une Arabo-Andalouse, les bras comme des serpents improvisant dans l'air quelques arabesques sinueuses. Elle se rassit au pied du lit à côté de Jean-Christophe *de Quelque chose*, qui l'accueillit en passant une main tendre sous sa chemise pour caresser doucement la peau nue de ses hanches, mais Marie, se cambrant brusquement pour se dérober à ses caresses, le repoussa sans ménagement dans un geste d'exaspération ambigu et brutal qui eût pu passé pour un simple "bas les pattes" excédé. Elle avait trop chaud, Marie avait trop chaud, elle crevait de chaud, elle se sentait poisseuse, elle transpirait, sa peau collait, elle avait du mal à respirer dans l'air lourd et confiné de cette pièce surchauffée. Elle se leva d'un bond et alla ouvrir les volets en grand, revint du salon avec un grand ventilateur à grillage qu'elle brancha au pied du lit, en le mettant immédiatement en position maximum. Le ventilateur se mit en route, lentement, les pâles prenant rapidement leur vitesse de croisière pour pulser bruyamment des bouffées d'air tourbillonnant et tempétueux, qui fouettaient leurs visages et leur faisait danser les cheveux devant les yeux, lui devant lutter pour rattraper une mèche qui s'envolait sur son front, et elle, docile, la tête baissée, offrant avec complaisance sa chevelure à l'air, ce qui lui donnait des allures de folle, ou de Méduse. Marie, et son goût épuisant pour les fenêtres ouvertes, pour les tiroirs ouverts, son goût pour le désordre, pour le bordel, le chaos, les tourbillons, l'air mobile et les rafales.

Le ventilateur tournait au ralenti dans la chambre en brassant un air tiède qui allait se mêler à l'air sombre et orageux de la nuit qui entrait par la fenêtre. La pièce était silencieuse, où ne luisait que la lueur bleutée de l'ordinateur portable de Marie dont l'écran s'était mis en veilleuse. Ils avaient fini par se déshabiller, Marie, au pied du lit, ne bougeait plus, elle était endormie, la poitrine dénudée, dans les bras de Jean-Christophe *de Quelque chose*. Il se dégagea doucement de son étreinte et se leva, en deux temps, lourdement, en s'aidant de la main, traversa la pièce en caleçon d'un pas hésitant pour se rendre à la fenêtre, et se mit à regarder la nuit en respirant doucement. Paris était engourdi de chaleur, il devait faire encore près de 30° degrés alors qu'il n'était pas loin d'une heure du matin. Quelques voitures passaient fugitivement dans des halos de phares, un piéton torse nu traversait la rue Croix des Petits Champs en direction de la place des Victoires. En face de l'appartement, se dressait la silhouette imposante des bâtiments de pierre grisâtres et endormis de la Banque de France. Rien ne se laissait deviner derrière les fenêtres grillagées, le lourd portail de bronze noir était silencieux et condamné, rien ne bougeait alentour, et Jean-Christophe *de Quelque chose* eut alors fugitivement le pressentiment d'un désastre, persuadé que quelque chose de dramatique et de brutal allait survenir dans le calme inquiétant de cette nuit orageuse, que d'un instant à l'autre il serait le témoin d'un déferlement de violence, de stupeur et de mort, que des sirènes se déclencheraient derrière les murs de façade aveugles de la banque et que la rue en contrebas serait le théâtre de poursuites, de heurts et de cris, la chaussée brusquement envahie de voitures de police dont les lueurs pâles des

gyrophares monteraient jusqu'aux façades, de portières qui claqueraient, de sommations et de coups de feu.

Jean-Christophe *de Quelque chose* était debout à la fenêtre de l'appartement de la rue de La Vrillière, et il regardait la nuit avec cette inquiétude diffuse qui l'oppressait quand il aperçut un éclair au loin dans le ciel. Une courte rafale de vent lui aéra le visage, et il remarqua que le ciel était entièrement noir à l'horizon, non pas d'un noir de nuit d'été, transparent et bleuté, mais un noir funèbre, dense, inquiétant et opaque. Une masse de nuages noirs s'approchait du quartier, qui se mouvait inexorablement au gré du vent en allant recouvrir les derniers vestiges de nuit claire qui subsistaient encore au-dessus des bâtiments de la Banque de France. Il y eut encore un éclair au loin, vers la Seine, en direction du Louvre, muet, étrange, zébré, prémonitoire, sans coup de foudre ni grondement de tonnerre, une longue décharge électrique horizontale qui déchira le ciel sur une centaine de mètres et illumina l'horizon par à-coups blancs saccadés, silencieux et saisissants. Un air plus frais, par brusques bouffées tourbillonnantes, entra dans la pièce, et Marie alla trouver refuge dans son lit, en s'enroulant l'épaule dans un drap. Les gestes lents, prudents, économes, Jean-Christophe *de Quelque chose* se rhabilla dans la pénombre tandis que Marie finissait de se déshabiller pour la nuit, lui se rhabillant et elle se déshabillant, comme s'ils poursuivaient chacun de leur côté un même mouvement aux finalités divergentes, il remit son pantalon tandis qu'elle finissait de retirer ses socquettes, qu'elle jeta en boule par terre. Il enfila sa veste, reprit sa serviette en cuir et alla s'asseoir à son chevet pour l'embrasser, mais les baisers durèrent plus que pour un simple adieu, et devinrent plus fiévreux, impatients, ils se collèrent l'un à l'autre, s'étreignirent et il entra dans le lit, tout habillé, se glissa contre elle sous les draps, en veste et pantalon, avec ses chaussettes, sa serviette encore à la main, qu'il finit par lâcher pour lui caresser les seins, passer doucement la paume de ses mains sur la chair délicate de ses seins qui se mouvaient chaudement sous ses doigts, il l'entendait gémir, elle avait fermé les yeux et il enleva sa petite culotte, c'était l'ultime vêtement qui lui restait, elle était nue contre lui et il était tout habillé sous les draps, il fit glisser sa petite culotte le long de ses cuisses, elle l'aida en se contorsionnant au fond du lit, Marie, les yeux fermés, qui cherchait le corps de Jean-Christophe *de Quelque chose* à tâtons, défit les boutons de sa braguette, et, sans même baisser son pantalon, lui sortit la bite, avec hâte, détermination, une certaine urgence, d'un geste à la fois ferme et délicat, précis, comme si elle savait très bien ce qu'elle faisait et où elle voulait en venir, mais qui, arrivée à ses fins, ne sut plus soudain que faire de sa bite. Elle ouvrit les yeux, étonnée, endormie, assoupie de fatigue et de vapeurs de grappa, et elle se rendit compte qu'elle avait sommeil — la seule chose qu'elle avait envie de faire maintenant, Marie, c'était de dormir, éventuellement dans les bras de Jean-Christophe *de Quelque chose*, mais pas nécessairement sa bite à la main. Elle s'interrompit, et, comme il fallait bien faire quelque chose de sa bite, qu'elle avait toujours à la main, elle la lui secoua, deux fois, trois fois, par curiosité, ou amabilité, assez mollement, elle la tenait à pleine main et elle l'agitait en la regardant le résultat d'un air intéressé — elle espérait quoi, qu'elle décolle ?, il était impossible de savoir ce qu'elle voulait, Marie avait la bite de Jean-Christophe *de Quelque chose* à la main et ne savait qu'en faire.

Ils avaient fini par s'endormir, il s'assoupit quelques instants, ou ce fut elle qui s'endormit la première, et on appelle ça s'aimer toute la nuit, ils continuaient de s'embrasser par intermittence dans un demi-sommeil partagé, somnolant dans les bras l'un de l'autre en échangeant d'éphémères caresses somnambuliques. Marie lui avait déboutonné le haut de la chemise et lui caressait nonchalamment les poils de la poitrine, il se laissait faire, il avait chaud, il transpirait, il bandait imperceptiblement, la verge délaissée, abandonnée hors du pantalon, qui était encore agitée à l'occasion de spasmes espacés, tandis que la main de Marie se déplaçait sur son corps le long de sa chemise de coton entrouverte et défaite, moite et sans forme, les flancs flasques. Elle l'embrassa doucement à la naissance du cou, nue contre lui, légèrement en sueur elle aussi, les tempes chaudes, le dos collant aux draps, glissa une main dans la poche de la veste de lin noire froissée qu'il n'avait pas quittée, curieuse de savoir ce qu'était cet objet rigide aux contours anguleux qui s'appuyait contre sa hanche quand il la prenait dans ses

bras (des clés de voiture, rien de plus que des clés de voiture). La fenêtre de la chambre se referma alors lentement tout seule, puis revint sur elle-même et claqua violemment, dans un tremblement de verre et de vitres, tandis que la pluie se mettait brusquement à tomber à grosses gouttes dans la rue, qui rebondissait bruyamment sur les gouttières et sur les toits. Le tonnerre gronda dans le même temps, plusieurs fois d'affilée, illuminant le ciel d'un réseau d'éclairs arborescents aux multiples ramifications électrisées. Marie se sentait bien, complètement nue dans son lit, les yeux brillants dans les éclairs, savourant sans réserve la dimension érotique du plaisir qu'il y a de jouir de l'orage à l'abri dans son lit, la fenêtre grand ouverte dans la nuit, quand le ciel se déchire et les éléments se déchaînent. Marie regardait les trombes d'eau s'abattre dans la nuit par l'encadrement de la fenêtre, un rideau de pluie noire et mobile qui se mouvait latéralement et traversait les faisceaux des réverbères dans des sautes de vent tourbillonnantes. La pluie redoubla de violence et se mit à entrer dans la chambre, rebondissant sur les vitres et éclaboussant le parquet au voisinage de la fenêtre. Chaque nouvel éclair, immédiatement suivi d'un grondement de tonnerre dont les répercussions en cascade allaient se mêler au son de la pluie battante, faisait sursauter Marie dans son lit et aiguillait d'un élancement d'effroi le plaisir sensuel qu'elle éprouvait de se sentir à l'abri sous ses draps tandis que l'orage faisait rage au dehors. Mais l'orage de ce soir, contrairement aux violents orages de la fin de l'été à l'île d'Elbe, qui purifient l'air et le rafraîchissent immédiatement, avait quelque chose de tropical et de malsain, comme si la pluie n'avait pas réussi à faire baisser la température et que l'air ambiant, chargé d'une humidité résiduelle et d'un trop plein d'électricité atmosphérique, continuait de rester orageux, lourd, moite, irrespirable et délétère. Jean-Christophe *de Quelque chose*, immobile dans le noir, le front en sueur, n'avait même pas ouvert les yeux, il continuait à dormir sur le dos, indifférent aux grondements de l'orage. Marie ne fit pas tellement attention à lui quand il repoussa le drap et émergea du lit, immédiatement habillé de pied en cap pour sortir, il ramassa sa serviette et quitta la chambre en chaussettes, peut-être dans l'intention de rentrer chez lui, elle ne savait pas où il allait, elle l'entendit s'éloigner dans le couloir, puis une porte claqua, Marie imagina que c'était peut-être la porte d'entrée et elle jeta un coup d'oeil sur la paire de chaussures noires de Jean-Christophe *de Quelque chose* demeurées en bataille au pied du lit, mais c'était plutôt la porte des toilettes qui avait claqué, il resta absent quelques minutes et revint comme il était venu, de la même démarche mal assurée, très blanc, pâle, livide, en chaussettes et en sueur, il fit un pas dans la chambre et s'effondra.

Marie ne comprit pas tout de suite ce qui s'était passé, elle crut qu'il avait trébuché sur le sol sous l'effet de l'alcool, et elle hésita un instant à sortir du lit pour le secourir. Mais ce qui lui fit soudain très peur, c'est qu'il n'avait pas perdu connaissance et qu'il bougeait sur le dos comme un scarabée retourné qui n'arrivait pas à se rétablir, il tanguait piteusement sur le dos sur le parquet, se tenant la poitrine à deux mains comme si elle était enserrée dans un étau de l'emprise duquel il ne parvenait pas à se défaire, et elle le voyait grimacer de douleur dans la pénombre, la mâchoire engourdie, les lèvres lourdes, comme anesthésiée, articulant difficilement, ce qui rendait sa diction presque inintelligible, qu'il ne sentait plus sa main gauche, qu'elle était paralysée. Marie, qui l'avait rejoint, à genoux par terre, penchée sur lui, agitée, bouleversée par son impuissance, lui avait pris la main et lui caressait doucement le front. Il dit qu'il se sentait mal, qu'il fallait immédiatement appeler un médecin.

Marie s'était relevée pour aller composer un numéro d'urgence sur son téléphone portable, le 15 ou le 18, et elle se promenait toute nue dans la chambre comme une cinglée en attendant qu'on décroche, s'approchant de la fenêtre pour jeter un regard absent sur la nuit venteuse et tourmentée où la pluie continuait de tomber et revenant près de lui le portable à l'oreille, finissant par s'agenouiller contre son corps allongé dans la pénombre, et lui reprit la main, soudain terriblement attendrie. Marie, à genoux par terre, immobile, les doigts tremblants, entendait les sonneries du téléphone contre son oreille, sa silhouette nue parfois brutalement éclairée par la lueur d'un éclair qui illuminait la pièce, et lorsque un opérateur décrocha, elle laissa libre cours à la véritable panique qui s'était emparée d'elle depuis quelques minutes, libérant un flot d'explications imprécises

et confuses, Marie, égarée, désespérée, qui ne laissait pas en placer une à l'opérateur qui essayait de la calmer et lui posait toujours les deux ou trois même questions succinctes qui appelaient des réponses simples et concises — son nom, son adresse et la nature exacte du malaise —, mais Marie ne l'écoutait pas, elle n'avait toujours pas donné son nom et son adresse, Marie qui avait toujours eu horreur qu'on lui pose des questions continuait d'expliquer qu'il était pâle, affreusement pâle, et que déjà au restaurant quelques heures plus tôt, il avait eu un malaise, une douleur à l'épaule qui avait irradié jusque dans la mâchoire, mais que cela n'avait duré qu'un instant, et l'opérateur dut l'interrompre pour lui demander une nouvelle fois, plus sèchement, son adresse, votre adresse, Madame, donnez-moi votre adresse, nous ne pouvons rien faire sans votre adresse, et c'est lui, allongé sur le dos, blanc et en sueur, les lèvres molles, sans force, qui la regardait les yeux inquiets en essayant de lire des informations dans son regard, qui, comprenant la situation, lui prit le téléphone des mains et donna l'adresse de Marie à l'opérateur, 2, rue de la Vrillière, il le dit d'une traite comme s'il commandait un taxi pour rentrer chez lui, puis, épuisé par l'effort qu'il venait de fournir, il rendit l'appareil à Marie et retomba sur le côté dans une torpeur inquiétante. L'opérateur expliqua alors à Marie qu'il envoyait immédiatement un véhicule de secours et lui recommanda d'une voix neutre, monotone, en cas d'arrêt cardiaque ou de perte de conscience, de pratiquer des compressions thoraciques avec les mains et des insufflations d'air dans la bouche, le bouche à bouche, deux insufflations pour quinze compressions sur le thorax.

L'orage n'avait pas faibli, et des éclairs blancs, à intervalles réguliers — aveuglement et illuminations — figeaient un instant dans la lumière les contours fantasmagoriques de la scène qui se déroulait dans la chambre. Marie, nue, les cheveux devant les yeux, hissée à califourchon sur le corps encore entièrement vêtu de Jean-Christophe *de Quelque chose*, une cuisse nue de chaque côté de son corps allongé en chaussettes sur le parquet, et, fébrile, maladroite et affolée, comme il ne répondait plus à ses sollicitations, qui appuyait des deux mains sur son thorax, puis se penchait sur lui pour le secouer et l'étreindre, le caresser et l'embrasser, collant ses lèvres aux siennes et lui enfouissant sa langue dans la bouche, dans un geste d'amour et de vie, comme si elle compensait la navrante maladresse de ses soins par une fougue rageuse et communicative, qui ne devait sans doute pas lui apporter beaucoup d'oxygène supplémentaire, mais un élan furieux de chaleur, d'énergie et de vie. Car c'était comme un souffle vital que Marie transmettait au corps inconscient de Jean-Christophe *de Quelque chose* en lui soufflant n'importe comment de l'air dans la bouche et le serrant intensément dans ses bras sur le sol de la chambre au cours de cette étreinte morbide et sexuelle, où elle sentait, physiquement, contre sa poitrine nue, que la mort était en train de prendre le pas sur la vie.

Marie entendit de très loin les sirènes d'un véhicule de secours, et elle se releva pour se précipiter à la fenêtre, pataugeant, les pieds nus, dans la flaque de pluie qui s'était formée sur le parquet au pied de la croisée grand ouverte. Penchée à la fenêtre, nue dans la nuit, indifférente au vent et à la pluie qui mouillait ses épaules, elle guettait l'arrivée du véhicule de secours qui remontait à toute allure la rue Croix des Petits Champs, apercevant au loin les premières lueurs de gyrophares bleus qui se mêlaient aux sons grandissant des sirènes qui approchaient, et ce ne fut pas un, mais deux véhicules de secours, qui surgirent à l'angle de la rue La Vrillière, dans des hurlements de sirène et des tournoisements de gyrophares qui, sous la pluie battante, avaient des allures de faisceaux de phares égarés dans la nuit, une grande ambulance blanche du SAMU zébrée d'une flèche rétro-réfléchissante bleue et un véhicule léger médicalisé qui s'immobilisa en biais en montant sur le trottoir et duquel émergèrent deux silhouettes en tuniques blanches à manches courtes, des sacoches de cuir noir à la main, la tête dans les épaules pour se protéger de la pluie, tandis que les secouristes du SAMU, qui s'étaient arrêtés un peu plus loin, faisaient claquer les portières et pressaient le pas sous l'averse pour aller ouvrir les portes arrières et s'emparer de caisses et de sacs à dos médicaux, qu'ils hissèrent sur leurs épaules. Il se hâtèrent sur le trottoir, pressant le pas les uns derrière les autres, et ils voulurent s'engouffrer tous les cinq dans l'immeuble,

mais ils restèrent bloqués en bas, coupés dans leur élan, la porte cochère demeurant coincée malgré leurs poussées répétées et leurs tentatives de forcer le passage, l'un d'eux fit demi-tour, recula jusqu'au milieu de la rue et leva tête vers l'immeuble où aucune lumière n'était allumée à aucune fenêtre. Debout au milieu de la rue, le visage trempé de pluie, il finit par apercevoir Marie à la fenêtre, à qui il demanda en criant entre ses mains de lui donner le code de l'immeuble. Marie lui cria immédiatement le code, mais se trompa, donna l'ancien, elle ne savait plus, elle donna le nouveau, le cria à plusieurs reprises, et courut leur ouvrir la porte de l'appartement, elle fit un pas dans l'obscurité du palier et entendit le mécanisme de la porte cochère se débloquer en bas et leurs pas résonner dans le vestibule, ils commençaient à monter les escaliers et bientôt ils apparurent devant elle sur le palier, ils entrèrent dans l'appartement sombre, pas une lumière dans aucune pièce, seule la faible veilleuse bleue de l'ordinateur portable de Marie luisait dans la chambre à coucher. Les secouristes étaient cinq, quatre hommes et une femme, qui traversèrent le couloir d'un pas décidé et se dirigèrent vers la chambre sans demander leur chemin, comme s'ils savaient où elle était, comme s'ils avaient toujours su où elle se trouvait, et, avant toute chose, avant même de jeter un coup d'oeil sur le corps étendu par terre, avant même de l'ausculter et de l'examiner, ils firent de la lumière dans la pièce, il n'y avait pas de plafonnier dans la chambre, mais une multitude de petites lampes design que Marie avait réunies depuis plusieurs années, la Tizio de Richard Sapper, la Tolomeo à tête chromée d'Artemide, la Titania d'Alberto Meda & Paolo Rizatto, et même l'itty Bitty d'Outlook Zelco qui traînait sur une table de chevet, qu'ils allumèrent toutes à la fois, les cinq secouristes se dispersant aux quatre coins de la chambre pour allumer toutes les lampes simultanément, et ce n'est qu'alors, debout parmi les secouristes au milieu de la chambre rendue à ses jeux de lumières, que Marie se rendit compte qu'elle était nue.

Avec la même détermination, qui n'était pas de la vitesse, mais de la précision, de la méthode, de l'exactitude dans les gestes, ils déshabillèrent Jean-Christophe *de Quelque chose* à même le sol, le soulevèrent pour lui ôter sa veste et ouvrir sa chemise, en écartant les pans, tirant sur le tissu, défaisant, faisant sauter les boutons qui résistaient, pour lui dénuder largement le thorax, tandis que le médecin l'auscultait avec un stéthoscope dont il s'était emparé dans le corps de mallette du sac à dos médical qu'il avait ouvert en deux à côté de lui sur le parquet. Un infirmier, accroupi à son chevet dans sa tunique blanche à manche courte, lui prenait la tension artérielle, enroulant le brassard de nylon autour de son bras et appuyant sur la poire du tensiomètre pour constater que la tension artérielle était très faible, à peine perceptible, quasiment inexistante, à l'instar de son pouls carotidien. Il fallut le ventiler d'urgence, on lui passa un masque transparent sur le visage, reliée à une bouteille d'oxygène, dont le débit fut réglé en fonction de ses besoins. Un troisième secouriste, qui avait ouvert sa caisse médicale au pied du lit, à côté de l'endroit où demeuraient les petits verres de grappa entamés, avait revêtu des gants stériles et se préparait à lui faire une perfusion, il vint soulever le bras inerte pour lui désinfecter largement la peau du poignet à l'alcool, puis, très vite, repéra la veine où il allait piquer, qu'il éprouva au toucher, serra violemment le garrot qu'il avait confectionné, ôta le capuchon de l'aiguille et piqua en dirigeant le biseau vers le haut pour perforer la peau à angle aigu. Il défit, dans un bruit sec de scratch, la couche protectrice d'un grand sparadrap dont il se servit pour fixer sommairement le cathéter sur la peau.

A genoux sur le sol, les chevilles nues dans de souples chaussures blanches, les bras poilus dépassant de sa tunique médicale à manches courtes, le médecin avait commencé de savonner le torse de Jean-Cristophe *de Quelque chose* d'une mauvaise gelée translucide et aqueuse qu'il avait étalée, enduite et comme beurrée, à pleines mains pour qu'elle imbibe bien la peau, assouplisse l'épiderme et amollisse les poils, et, ayant libéré un rasoir jetable de sa protection de plastique, petit, bleu, sommaire, rudimentaire, un méchant petit rasoir jetable au manche étique qui n'offrait pas de prise stable à la main, il se mit à lui raser le torse à toute allure, par grandes bandes sommaires, du haut vers le bas, en deux temps trois mouvements, sans ménagement, en écorchant la peau, plus pour débayer que pour raser vraiment, s'attardant pour finir,

dans une sorte de virgule facétieuse, dans le creux du sternum, avant de secouer rapidement la mélasse de poils agglutinés contre la lame dans l'eau de la cuvette, de rincer le torse à grande eau, de le sécher dans une serviette et de fixer rapidement un réseau d'électrodes sur la peau encore rougie et irritée.

Il y avait des caisses médicales dispersées partout dans la chambre, ouvertes et débordantes de seringues, de tuyaux en caoutchouc et d'accessoires conditionnés sous vide dans des emballages en plastique transparents, on trouvait une bouteille d'oxygène parmi des piles de livres, des gants stériles au milieu des vêtements et jusqu'à des flacons de verre de différentes tailles répartis sur le dessus de la cheminée. Au milieu de la pièce, Jean-Christophe *de Quelque chose* était étendu au coeur d'un essaim de silhouettes blanches indistinctes qui s'activaient autour de lui, son torse nu et blanc émergeant du groupe dans la lumière aveuglante d'une ampoule de 400 watts, car la délicate lumière tamisée qui avait régné jusqu'alors dans la chambre, qui, si elle témoignait assurément d'un grand raffinement en matière d'éclairage, était manifestement insuffisante pour pratiquer des actes médicaux d'urgence (et même pour lire, sans vouloir relancer une vieille polémique avec Marie), et, dès lors que le médecin qui dirigeait les soins avait émis le souhait d'avoir plus de lumière, un infirmier s'était précipité dans le salon pour aller chercher un grand lampadaire halogène en renfort, qu'il tenait par la hampe au chevet de Jean-Christophe *de Quelque chose*, la vasque amovible tordue dirigée vers le bas en direction de son torse blanc et blafard couvert d'électrodes, ce qui conférait à la chambre des allures de bloc opératoire.

Marie, qui avait passé un peignoir qu'elle gardait fermé autour d'elle car elle n'avait pas retrouvé la ceinture, tournait en rond dans la chambre dans un espace extrêmement réduit, elle ne savait pas où se mettre, où aller, elle s'était rapprochée de la fenêtre et avait refermé les battants pour empêcher la pluie de continuer à entrer dans la chambre. Marie, fatiguée, inquiète, tremblante et choquée, qui avait renoncé à demander des informations au médecin, c'était inutile, la gravité de l'état de Jean-Cristophe *de Quelque chose* sautait aux yeux, et elle ne voulait pas troubler leur affairément studieux. En cercle, concentrés, le groupe de secouristes étudiaient le tracé anarchique et irrégulier de l'électrocardiogramme sur le minuscule écran d'un moniteur encastré dans une valise, en échangeant de rares paroles entre eux d'une voix chuchotante, calme et précise, l'un d'eux se levant parfois pour accomplir une tâche déterminée, ramener un instrument manquant ou pratiquer une injection intraveineuse par l'intermédiaire de la perfusion. Marie perçut alors une agitation soudaine, une onde de tension et de nervosité qui agita le dos des secouristes et se traduisit par une accélération soudaine dans l'enchaînement des soins, un enchevêtrement de bras au-dessus du torse inanimé qui trahissait sans doute une aggravation brutale de son état. Le médecin, dans un geste d'urgence extrême, se souleva pour pratiquer un coup de poing sternal, avant de poser précipitamment sur le torse couverts d'électrodes deux grandes palettes conductrices reliées par des câbles à un bloc électrique noir qu'il maintenait entre ses genoux, une palette sur la partie haute du sternum et l'autre entre les côtes. Sans perdre une seconde, demandant aux infirmiers de ne plus rester en contact avec le corps, s'assurant que personne ne le touchait, il procéda à une défibrillation ventriculaire en délivrant un choc électrique brutal, qui fit tressauter la poitrine sur le sol, de haut en bas, lorsque la décharge électrique traversa le myocarde, puis, devant l'absence de résultats visibles sur l'écran du moniteur — Marie comprit que le coeur de Jean-Cristophe *de Quelque chose* ne battait plus —, il procéda à une deuxième défibrillation, une décharge beaucoup plus puissante, de près de trois cents joules, qui donna apparemment les résultats escomptés, le coeur se remit à battre, le danger de mort était momentanément écarté.

Marie regardait ce corps dénudé objet de toutes les attentions, le visage absent sous le masque à oxygène, la chair blanche inanimée comme de la chair de poisson, de la chair de cabillaud ou de la chair de limande parsemée d'électrodes, et elle songeait que c'était avec ce corps qu'elle avait fait l'amour dans cette même pièce moins d'une heure plus tôt, quasiment au même endroit, ce corps dénudé, dépossédé, objectisé,

médicalisé, rasé, perfusé et ventilé — ce corps qui n'avait plus rien à voir maintenant avec Jean-Cristophe *de Quelque chose* —, et elle se rendit compte alors que c'était la première fois qu'elle regardait vraiment le corps de Jean-Crisophe *de Quelque chose* depuis le début de la soirée que, pas une fois auparavant, durant cette nuit, même pendant qu'ils faisaient l'amour, elle ne s'était intéressé à son corps, ne l'avait même regardé, ne s'étant toujours préoccupé que de son propre corps, de son propre plaisir.